

PORTRAIT

*Actualité
de Léon
Garfield,*

*par
Isabelle Jan*

On connaît encore mal en France ce romancier anglais de soixante ans, inclassable et maître en son art. Une œuvre abondante et touffue à première vue qui, en fait, est délibérée et cohérente. Garfield raconte le roman d'aventures, comme Alexandre Dumas raconte l'histoire, pour le plaisir des adolescents, et pour notre plus grande joie, à nous, adultes complices. *Jack Holborn*, son premier roman traduit en France, avait été à peine remarqué. Desservi par une traduction médiocre, il était apparu comme un remake de *l'Île au trésor* (ce qu'il était d'ailleurs... mais pas seulement) et donc le récit hâtivement ficelé d'un auteur qui aurait lu Stevenson et Melville. Déplorons au passage le mal que peut produire le désir de concentrer en 180 pages un roman qui en compte déjà 230 dans sa langue originale.

Aujourd'hui nous pouvons lire en français *Black Jack, L'homme qui sortait du brouillard, L'incroyable aventure d'Adélaïde Harris*, enfin le dernier en date : *Smith*. Et le projet de Garfield se dessine. Cet écrivain fécond et heureux, qui se destinait aux études artistiques, a certes une vaste culture. Mais de cette culture il fait un univers qui lui est propre. Le monde de Garfield est celui de la pègre, des bas-fonds et des fonds de cale, le monde du dessous et des marges. Les personnes sortent des offices et des arrière-salles de tavernes, vivent dans des caves et, naturellement, dans des geôles. Le héros est un gosse qui anime et illumine ce monde. Il en est issu, mais aussi, le perturbe et amène l'autre univers, la société plus ou moins policée, celle tout au moins qui peut s'installer, sinon dans les salons, tout au moins dans la salle à manger ou dans la boutique, celle qui a pignon sur rue, à considérer la noire société de la crapule. Cet enfant contaminé et innocent, perpétuellement en fuite et oscillant sans cesse entre deux univers, est une figure littéraire bien définie. C'est le Picaro, héros des tout premiers romans espagnols ou anglais, qu'il s'appelle Lazarillo, Tom Jones ou Gil Blas. C'est aussi, plus près de nous, Olivier Twist ou Gavroche. Gamin pathétique comme Smith, gamins humoristiques comme Bostock et Harris, les deux amis d'Adélaïde Harris, mais toujours gamins perturbateurs. Et, comme le héros de *l'Île au trésor*, gamin lié à un secret, porteur d'un message qu'il ne sait pas déchiffrer lui-même et dont le destin est par conséquent essentiellement romanesque. Pas de gamin, pas d'intrigue, pas de roman. Tout au moins dans l'optique de Garfield. Ce gamin trouble-fête, mi-ange, mi-démon, se voit pourvu d'un double qui est son contraire. Une immense masse de chair brute, le criminel Black Jack, ou, dans *Smith*, le magistrat géant et aveugle. Lui, l'enfant agile, léger et clairvoyant, qui comprend tout, sauf, intrigue oblige, le nœud de l'affaire, ne peut s'en tirer, le temps d'un roman, que flanqué de cet

autre lui-même, son opposé en tous points. Symbolisme facile, dirait-on. Sans doute, mais Don Quichotte et Sancho Pança ne possèdent-ils pas cette simplicité des grands mythes. L'essentiel est que ça marche. Et on ne renouvelle pas un grand mythe si aisément. Il ne suffit pas de mettre en tête à tête un enfant et un vieillard, la sagesse et la folie, le bien et le mal. Il ne suffit même pas de bien savoir ficeler une intrigue (ce qui est encore plus rare) pour que le miracle s'accomplisse. Nous nous méfions, à juste titre, des recettes. De bons ingrédients ne font pas toujours prendre la sauce. Mais chez Garfield, ça marche. On y croit et on lit.

Dans une Angleterre rêvée, dans un dix-huitième siècle de fantaisie, un auteur qui, en plus, connaît l'*Opéra de Quat'sous* et le cinéma de Fritz Lang, entraîne son lecteur dans d'extravagantes aventures.

Attention, Garfield reste un auteur pour la jeunesse. Il prend son lecteur au sérieux, même si son imagination de romancier ne succombe jamais au terrorisme « du monde de l'enfance ». Il n'est pas sentimental, son œuvre ne sera pas sentimentale. Il ne plaide pas pour une spécificité enfantine, aussi ne trouve-t-on pas chez lui de jugement de valeurs. Il raconte ce qui lui plaît, à lui, c'est-à-dire la littérature, et il communique ce goût à ses lecteurs. Mais, et en cela il les respecte, il n'imagine pas qu'ils savent tout ce qu'il sait, qu'ils ont lu tout ce qu'il a lu. Que voulez-vous, l'auteur et ses lecteurs n'ont pas le même âge. Une lecture attentive de Garfield montre à quel point il est, là comme ailleurs, maître de son art. On ne peut pas écrire *Adélaïde Harris* sans tout savoir sur les collèges anglais du début du XIX^e siècle. On peut le lire sans en connaître rien. Garfield a l'art d'éclairer par le contexte. Un auteur d'aventures ne saurait être didactique (le didactisme et l'érudition naïve ont fini par avoir raison de Jules Verne). Garfield est trop malin pour tomber dans ce travers. Mais il n'est jamais allusif. Tout ce qu'il avance peut se vérifier au fur et à mesure de la lecture qui devient ainsi une merveilleuse expérience. On a suivi une intrigue enchevêtrée, à défaut de l'avoir comprise. Garfield est Anglais et connaît les livres rouages de l'extravagance. On se repère dans tous ses personnages, on accepte le dépaysement. Garfield sait jouer du contraste et n'a jamais peur de surdéterminer. Bien au contraire le tic, l'étrangeté, l'infirmité servent son projet, tout comme chez Dickens.

Les adolescents qui liront Garfield feront ainsi une véritable lecture romanesque. Tolly et son amie Belle, la petite folle, Smith le voleur à la tire, Bostock et Harris deviendront pour lui des personnages magiques et réels à la fois.

**Leon Garfield
est le
lauréat 1984
du prix
de la Fondation
de France.
Il faut lire :
« Black Jack »
et « L'étrange
affaire
d'Adélaïde
Harris »,
chez Nathan,
(Arc-en-poche),
« Smith »
et « Jack
Holborn »
au Livre de
Poche
jeunesse.**

I.J.